



# Enfants de père absent...

... et non de "maman solo"

C'est ainsi que Keïssa, que nous rencontrons à Tours un matin de mars 2024, voudrait que la société regarde ses enfants comme les millions d'autres qui grandissent dans ce que les formulaires administratifs nomment « familles monoparentales ».



Un Récit  
**PERSONNE**  
*Le média qui écoute*

Elle, elle se sent vue, doublement vue, lorsqu'elle accompagne sa fille au basket en devant toujours avoir dans ses bras son petit frère. Quand elle arrive en transport en commun et non en voiture. Quand elle demande à sa fille de partir sans pouvoir rester un peu avec les copines car il faut marcher pour rentrer. Elle se sent doublement vue à attendre le bus dans le froid avec ses enfants. L'absent ne se voit pas lui, alors c'est elle qui est vue. C'est elle qui porte le stigmate de cette absence. C'est elle qui est seule, comme un défaut, comme une lacune, comme une responsabilité.

Doublement vue et doublement présente. Une présence de tous les instants, comme l'appelle tous les enfants.

Nous ne voyons pas ce qui nous est évident, ce que nous avons sans même nous en rendre compte. Comment voir, lorsque l'on vit dans une « famille normale », lorsque l'on peut compter sur une autre ou un autre, pour ne pas oublier un rendez-vous, pour assurer une présence, pour rentrer un peu plus tôt, pour compléter le budget, pour se lever un matin, pour ne pas s'énerver ou s'emporter. Non, cela ne se voit pas le réfrigérateur couvert de post-it pour ne rien oublier, les loisirs et vacances rangés au fond d'une valise qui ne voyage pas, les comptes d'apothicaire pour tenir un budget qui assure le gîte et le couvert. Cela ne se voit pas, les départs et retours du travail avant et après les départs et retours de la si grande petite fille pour l'école.



Keïssa nous dira qu'être une maman célibataire ne la définit pas comme personne. Pourtant, cela lui prend tout. Tout son temps, toute son attention, toutes ses forces. Où sont les choix, les libertés, même petites, quand il faut en plus du travail et des enfants, des médecins et des écoles, des crèches et des transports, des supermarchés et des pharmacies, passer de formulaires en guichets, d'administrations en services sociaux, et là encore, obéir, se conformer, s'adapter ? Heureusement alors que dans ces machines administratives, qui répercutent les normes et les lois, imposent leurs procédures comme autant de labyrinthes où se perdre, se trouvent des femmes et des hommes, « travailleurs sociaux » comme on dit, pour restituer un visage à des politiques publiques qui contrôlent plus qu'elles n'aident, pour tendre une oreille attentive là où les normes restent sourdes à toute situation particulière, pour apporter une parole réconfortante là où les lois ne savent dire que oui ou non.

Cette écoute, ces mots, peuvent aider, mais ils n'allongeront pas les heures et les journées, la course sans fin. Keïssa se dit qu'il s'agit là d'une période. Elle en parle à sa fille, lui explique, elle qui a l'âge de ressentir la différence avec nombre de ses camarades de classe. Elle à qui elle doit imposer aussi bien des sacrifices. Keïssa s'incrimine de voir son jeune garçon commencer sa vie dans ces conditions.

Elle s'en veut de sa fatigue, de sa patience épuisée parfois, de ses énervements. Alors elle reprend, un peu plus, sur elle-même. Elle s'écrit, beaucoup, dans ce carnet qui l'accompagne. « *Cela m'aide à mettre des mots sur ce que je vis, sur ce que je ressens, et du coup à changer la donne* ». Comme pour reprendre la main sur sa vie, avec des mots, des phrases, qui redonnent du sens à une histoire ? Des mots pour agir surtout, sur soi. En se souvenant qu'en arrivant de Guadeloupe pour soigner sa fille à l'hôpital Necker, elle venait d'une famille marquée par une place des femmes très encadrée, dont elle apprend à se libérer. Des mots pour sa fille, dont elle se dit qu'elle lui demande trop. « *On va à l'école aussi pour se tromper, sans quoi il n'y aurait pas besoin d'école. Comme maman solo on veut tellement les pousser, je peux avoir tendance à lui renvoyer qu'elle n'est pas assez. Toutes ses imperfections sont les bienvenues. J'essaie de la laisser penser comme elle est, je n'ai pas à choisir sa personnalité, elle a la sienne. J'apprends à prendre cela en compte.* »

C'est seule que Keïssa chemine hors des sentiers de sa culture familiale, seule qu'elle apprend chaque jour à accompagner sa fille vers l'éclosion de sa personnalité, seule qu'elle porte à bout de bras son petit garçon.

Qui voit toutes ces absences derrière son absolue présence ? Sans une minute à elle, Keïssa a pris le temps de nous les raconter.

Les Cahiers  
PERSONNES  
Le média qui écoute

Les préjugés hurlent,  
écoutons plus fort

Plaçons la reconnaissance et le respect dus à chaque personne au cœur de la vie publique.

Questionnons le « système » : nos organisations sociales, politiques et économiques ainsi que nos préjugés.